

Deux langues, mises pli sur pli¹.

C'est ou ce devrait être un lieu commun de dire que la parole d'un poète demande à être entendue. Nous sommes venus ici entendre un poète. En ce sens il n'y a qu'à entendre. La poésie se suffit à elle-même. Elle n'a pas besoin de présentation. Elle n'a besoin que d'être elle-même, elle a surtout besoin du silence au cœur duquel elle viendra retentir. La parole d'un poète demande, disais-je à l'instant, à être entendue. J'y reviens pour souligner que *entendre* prime absolument sur lire. Nous lisons beaucoup les poètes du passé. Avec Homère, avec Villon, avec Schiller, nous sommes par la force des choses dans un rapport de lecture. Leurs poèmes passent nécessairement par la médiation du livre et de l'imprimé. Pourtant la poésie n'est pas chose livresque. À proprement parler le poète n'écrit pas, il chante, il fait chanter sa langue. Face à un poème que nous voyons imprimé il nous faut savoir entendre. Ce qu'il nous faut absolument, c'est avoir, comme disait Jean Tardieu, « des yeux qui ont des oreilles ».

Si je me permets de prendre à présent la parole, c'est pour consacrer quelques instants à une réflexion commune sur un aspect bien particulier de ce que nous allons entendre et qui mérite vraiment, je crois, qu'on s'y arrête. Car je ne pense pas beaucoup exagérer en affirmant qu'une soirée comme celle-ci est pratiquement sans précédent. Qu'a-t-elle donc de si extraordinaire ? Serait-ce le fait d'avoir en face de nous un poète et non des pages imprimées ? Mais cela chacun ici le sait et le voit sans qu'il soit besoin qu'on le lui dise. Non, il n'y a pas à attirer l'attention sur ce qui crève les yeux. Qu'un poète allemand se fasse entendre en France n'a, en soi, rien de spécialement nouveau et il est, dans ces conditions, assez normal que les poèmes qu'il va nous dire dans sa langue soient aussi traduits en français. Ce n'est pourtant pas n'importe quelle traduction qui va nous être proposée car nous ne sommes pas ici dans une salle de conférence internationale équipée pour la traduction simultanée des débats. Car il y a traduction et traduction.

L'originalité rare de la traduction qu'il nous sera donné d'entendre vient de ce qu'elle est le fruit d'un travail commun entre deux poètes et cela relève si peu de la coïncidence ou de l'anecdote que, pour vous dire le fond de ma pensée, cela pourrait bien constituer un exemple à méditer, un exemple éclairant et très original de ce que Heidegger a appelé un jour « le dialogue poétique entre poètes ». Cette expression, qui apparaît dans *Acheminement vers la parole* à propos de Trakl, n'est à première vue pas très difficile à comprendre. Manifestement, Heidegger pense à l'intense dialogue poétique qu'à entretenu Trakl avec quelques poètes français auxquels allait sa prédilection : Baudelaire, Verlaine, Rimbaud. Mais il y a aussi un dialogue poétique de Rimbaud avec Goethe comme il y en avait eu un, mais d'une autre nature, entre Nerval et Goethe. Il ne serait pas très difficile de trouver encore d'autres illustrations possibles à cette expression : pensons simplement au dialogue poétique de Ronsard avec Petrarca, à celui de Racine avec Euripide, pensons aux notes laissées par André Chénier sur son exemplaire de Malherbe. Tout cela est assez notoire.

Si je me risque à présent à reprendre cette expression de Heidegger pour placer dans un certain éclairage cette soirée, ce n'est pas tout à fait sur le même plan que je me place que lorsque à l'instant j'en donnais quelques exemples illustres. Il faut donc que je m'explique un peu mieux. Ce soir le poète est allemand, il s'appelle Peter Nim. Son traducteur est un autre poète, Robert Marteau. Il est français. Jusqu'ici rien de très étonnant. Depuis un siècle et demi on s'est, il est vrai, beaucoup interrogé et même tourmenté sur la façon dont on pouvait arriver à traduire la poésie, genre par

¹ Ce texte a été écrit et lu par François Vezin en guise de présentation à une lecture bilingue de quelques poèmes d'*Essor* (édition bilingue parue à Atelier La Feugraie au mois de décembre 1998, poèmes de Peter Nim, traduction de Robert Marteau en collaboration avec l'auteur) qui eut lieu le 7 novembre 2001 à la Comédie de Reims.

définition rebelle à la traduction. Des multiples tentatives qui ont été faites depuis Baudelaire, Rilke et Pasternak, l'idée s'est de plus en plus imposée que pour traduire des poèmes, il faut, comme l'a dit entre autres Walter Benjamin, faire œuvre de poète. Un poète pour traduire un autre poète, c'est bien, serait-on tenté de dire au seuil de cette soirée, la moindre des choses. L'espèce des poètes-traducteurs a d'ailleurs connu depuis un bon siècle une singulière expansion. Nous le savons, Saint-John Perse a eu l'honneur d'être traduit par T. S. Eliott, Mandelstam et René Char ont été traduits par Paul Celan ou Goethe l'avait été par Gérard de Nerval. On serait donc tenté d'ajouter à ce bref catalogue le cas de Péter Nim qui, à son tour, a trouvé en France un traducteur en la personne d'un des meilleurs poètes français contemporains, Robert Marteau. Or la traduction qu'il va nous être donné d'entendre a été faite dans des conditions qui méritent d'être précisées et par là même examinées. Mais si je dois donner à présent quelques informations indispensables, attention ! car elles vont, comme nous le verrons, revêtir une portée qui excède de beaucoup toute "information".

La traduction d' *Essor* — c'est le titre français du recueil et, fait à noter, il n'y en a d'ailleurs pas d'autre. Peter Nim et Robert Marteau l'ont faite ensemble, ce que n'avait jamais fait aucun des éminents poètes-traducteurs que j'ai pu évoquer tout à l'heure, et ils l'ont fait de la manière suivante. Peter Nim qui vit la plupart du temps en France parle très bien le français. Il a donc pu accompagner Robert Marteau qui, lui, ne sait pas aussi bien l'allemand mais qui a néanmoins une grande expérience de poète-traducteur. Celle-ci remonte aux traductions collectives faites dans les années soixante pour la *Revue de poésie* sous la houlette de Godofredo Iommi. Mais c'est à des poètes de langue espagnole que s'était jusque là surtout consacré Robert Marteau, Góngora au premier chef mais aussi le Comte de Villamediana. Godofredo Iommi lui-même ou Edison Simons ... L'essentiel, c'est que Robert Marteau sait ce que c'est que traduire un poème. Peter Nim a donc expliqué par le menu à Robert Marteau chaque poème, chaque phrase, chaque vers, chaque mot dans tous ses détails. Ainsi s'est établi entre les deux poètes en dialogue une féconde relation de contrôle mutuel et de maïeutique permanente. Ce que je trouve, tout compte fait, prodigieux et qui m'apparaît, jusqu'à plus ample informé, unique en son genre. C'est sur ce type de rencontre que j'entends donc centrer mon propos de ce soir. Je dis bien rencontre et non collaboration comme on l'attendrait s'il s'agissait de quelque activité littéraire, la traduction au sens courant du mot, celui où il existe des traducteurs professionnels. On se souvient de la question : « Pouvez-vous dire quelle a été la rencontre capitale de votre vie ? — Jusqu'à quel point cette rencontre vous a-t-elle donné, vous donne-t-elle l'impression du fortuit ? du nécessaire ? ». Ce n'est toutefois pas en terme de "hasard objectif" que se comprend selon moi l'entreprise de traduction que nous envisageons. À mon sens, elle se place sous le signe de ce que Heidegger a pu appeler *le dialogue poétique entre poètes*. Ce qui autorise à dire qu'en un certain sens Robert Marteau et Peter Nim ont fait là œuvre commune.

Présentant sa traduction française des *Tablettes intérieures* de Tchouang Tseu, Jean-François Rollin écrit : « Traduire, c'est en tant que maître de maison, accueillir l'hôte et le traiter avec respect ; c'est lui ouvrir tout grand notre demeure pour qu'il ne se sente pas à l'étroit, qu'il y respire à l'aise. Reconnaissant de n' être plus considéré comme un étranger, il livrera son cœur. Toute traduction véritable repose sur de telles règles de civilité ». Comment ne pas souscrire à de tels principes ? Mais la différence entre la traduction de Tchouang Tseu et celle de Péter Nim saute aux yeux. Jean-François Rollin a traduit une œuvre remontant à l'antiquité chinoise et l'hospitalité dont il parle si bien reste d'une certaine manière métaphorique alors que Peter Nim et Robert Marteau se sont rencontrés je ne sais combien de fois pour mettre au point la traduction d' *Essor*. Ils se sont retrouvés assis à la même table à moins qu'ils n'aient préféré arpenter ensemble des chemins à travers la forêt de Bellême. La traduction d' *Essor* est née directement d'un tel face à face. Les judicieux préceptes de Jean-François Rollin n'ont donc ici rien de programmatique, rien de théorique. Ce qu'il dit est réalisé sous nos yeux, il ne s'agit pas d'un vœu aussi vague que noble. Interrogeons-nous quand même sur ce que peut être l'accueil d'un poète par un autre poète et considérons quelle *entente* toute particulière

doit exister entre deux poètes pour qu’une telle transmutation puisse effectivement se faire. Émerveillons-nous de cette alchimie et, pourquoi pas, rêvons un peu. Demandons-nous par exemple ce qui serait arrivé si, quand il traduisait en allemand *Les Fleurs du Mal*, Stefan George avait eu à ses côtés Baudelaire en personne ? Avec *Essor* nous sommes devant une traduction qui est née d’une longue et profonde et amicale conversation. Quand on sait cela, on ne peut s’empêcher d’y penser en l’entendant, d’imaginer ce qu’a dû être cette conversation, non pour s’immiscer dans ce dialogue de façon curieuse et indiscreète, mais pour tenter de mesurer ce que je crois pouvoir appeler une aventure poétique à peu près sans exemple. Le poète qui explique minutieusement ses poèmes au traducteur n’est pas une sorte de dictionnaire vivant, il parle d’autant plus en poète que, ce faisant, il se sent porté par une écoute poétique. « L’écoute, dit M. Bellet, donne à qui est écouté de pouvoir s’écouter lui-même ». L’hôte, disait à l’instant Jean-François Rollin, livrera son cœur.

Philologiquement la méthode adoptée est pourtant irrecevable et même pour un peu scandaleuse. On voit d’ici la caricature qu’on en pourrait donner : un traducteur mal assuré qui se fait souffler la traduction qu’il a à faire par un auteur complaisant ou complice dont la caution lui est de toute façon assurée et le met d’avance à l’abri de tout reproche ; cette façon de faire étant un défi à toute notion de *compétence* linguistique, elle ne peut aboutir qu’à une mystification. On croit presque entendre Molière : « Les gens de qualité savent tout sans avoir rien appris » !

La compétence philologique et linguistique est une chose, nullement méprisable d’ailleurs, mais l’accord poétique en est une autre et c’est sur lui qu’il s’agit bien d’axer présentement toute la méditation. Il se pourrait que probité philologique et rigueur poétique soient, comme dirait Pascal, *d’un autre ordre*. Pour ce qui est de la rigueur poétique, voici comment parle Robert Marteau de la lecture d’un poète. Il le fait en des termes qui pourraient nous aider à nous orienter dans ce genre de direction : « *La difficulté de lecture de René Char, comme celle de tout vrai poète, tient à ce que le lecteur, selon la tradition scolaire, lit le texte comme signe du monde renvoyant au monde, alors que ce signe n’est élu que pour annoncer “ce qui vient”, ce qui est présent, initial, inaugural perpétuellement, et sans cesse recouvert et occulté. En ce sens, et essentiellement, le poète est le premier lecteur. Il est l’unique lecteur, et c’est dans la seule mesure où il est poète que l’homme accède à une lecture : il sait alors que les signes de ce monde-ci répondent à ceux d’un autre monde, qui est celui de l’esprit* ».

On ne traduit certes pas un poème comme on traduit des lettres d’affaire et la traduction poétique réclame évidemment qu’on sorte décidément d’une conception étroite de la traduction, celle où par exemple un traducteur qualifié serait, par définition, capable de traduire n’importe quoi. Traduire des poèmes, ce n’est pas du tout traduire n’importe quoi et pour traduire comme ont pu le faire les deux poètes dont nous parlons, il fallait entre eux une entière confiance et donc une très réelle amitié. Nous avons entendu tout à l’heure en quel sens Jean-François Rollin parlait d’hospitalité et de civilité, écoutons maintenant un autre témoignage, celui du poète serbe Miodrag Pavlovich : « Je suis reconnaissant à Robert Marteau de m’avoir accueilli comme un ami alors qu’il n’avait certainement pas besoin d’élargir le cercle de ses connaissances ni de l’étendre à d’autres pays. Robert Marteau est quelqu’un qui s’est tôt révélé à lui-même et a tôt eu accès aux vérités avec lesquelles et pour lesquelles il allait vivre. Il a cette gravité caractéristique des métaux nobles et possède en lui les critères suffisants pour pouvoir être à lui-même son propre centre. Cela lui vaut le respect et l’affection de ses amis ... ». Si la traduction qui nous occupe est une authentique œuvre d’amitié c’est pour autant que chacun des deux poètes à l’œuvre y reste entièrement lui-même. Pour mesurer l’enjeu d’une pareille entreprise et donc pour ne pas réduire celle-ci à la bienveillance mutuelle et aux petits services qu’on se rend entre “confrères”, il faut dépasser aussi la relation des personnes si belle et émouvante qu’elle puisse être pour envisager la relation problématique qu’elle engage entre la langue de chacun des poètes ainsi réunis. Or le passage de l’allemand au français auquel nous assistons ne va nullement de soi. Robert Marteau, rappelons-le, est celui qui a écrit :

« *À quoi je tends ? À entendre en moi chanter la langue comme la mer murmure dans les coquilles* ».

Traduction, parole, dialogue poétique, tout est ici affaire d'audition, d'oreille, tout requiert cette présence à l'initial par laquelle la musique avance dans le futur. *Poetika Mozartina*, dit Peter Nim. Comme l'écrit Gilles Vannier : « Mozart a dégagé en l'épurant la musique de Beaumarchais ».

Peter Nim, quant à lui, écrit dans un cycle tout nouvellement publié :

*früh erfahr jeder
was seine sprache
anderen wert*

tôt que chacun expérimente
ce que sa langue
vaut face aux autres

À ce qu'il me semble, ce qu'il enjoint là concerne au plus haut point l'aventure poétique à laquelle nous voudrions nous rendre attentifs. Préfaçant une anthologie de poèmes allemands traduits en français, Karl Epting a pu écrire, il y a quelque soixante ans : « La langue allemande recouvre, sous la pensée exprimable, un monde de magie. Outre sa signification courante et pratique, chaque mot a un sens intérieur, qui relève de la métaphysique du langage et ne s'éclaire qu'à la lumière de la poésie. Une véritable traduction devrait non seulement rendre le mot lui-même, mais recréer le monde mystérieux qui est caché sous l'apparence. La langue française semble s'opposer à une telle entreprise. Un poème comme *Moitié de la vie* de Hölderlin, demeure intraduisible, parce qu'au delà de sa signification littérale et sociale chaque mot découvre un univers qui, au moindre effleurement, se met à gronder comme la grande voix des orgues. La transposition de ce poème en français fait nécessairement l'effet d'une transcription pour piano ». Voilà de précieuses remarques et l'on pourrait évidemment les transposer à un certain nombre d'autres cas, à commencer par celui d'un poème aussi délicat dans son profil et dans sa texture que *Frühlingsbeschwörung - Évocation du printemps* que nous allons entendre tout à l'heure, un poème terriblement intimidant pour un traducteur sincèrement désireux d'en rendre l'exquise finesse. Ce n'est pourtant pas pour reprendre l'éternel débat sur la poésie intraduisible que je rappelle ces réflexions de Karl Epting. Non, simplement je ne puis que souligner combien m'étonne l'accord poétique qui a pu s'établir entre l'Allemand Peter Nim et le Français Robert Marteau car il enjambe véritablement des abîmes. À n'en pas douter, il est le fait d'hommes vraiment mûrs et de poètes véritablement au fait de leurs langues propres. Cet accord, en réalité, met donc enjeu bien d'autres choses que les affinités personnelles entre individus vivant en bons termes et partageant les mêmes goûts. Il crée une situation, un état où chacun reste à sa vraie place bien loin que l'un se mette jamais à faire le travail de l'autre. Disons qu'il s'agit d'une relation d'équilibre, d'une relation sans hiérarchie qui d'avance déjoue toute tentative de captation. Et cette sorte d'équilibre a ceci de poétique que chacun y est responsable de sa langue, d'une langue traitée avec amour. Cependant qu'on me comprenne bien, je ne soutiens pas que la traduction ainsi obtenue serait parfaite, alors qu'il n'y a qu'à la regarder de près pour y repérer des assonances qui ne trouvent pas leur équivalent ou même, dans certains cas, des mots qui restent sans traduction. Il n'y a aucune raison de ne pas le dire. Mais, disait en son temps Wilhelm Furtwängler, un bon musicien ne joue pas simplement des notes, il joue aussi ce qu'il y a *entre* les notes. Je l'ai dit, Robert Marteau sait ce que c'est que traduire un poème et il le sait parce qu'il sait sa langue au sens où Chénier disait que Malherbe « connaissait notre langue et était né à notre poésie ». Et cela n'a pu manquer de jouer un rôle dans ce qui a aiguillé ces deux poètes l'un vers l'autre. Poésie de la présence réelle. La science de

la simplicité ne peut venir que de l'émotion. Lire le monde à livre ouvert. Savoir regarder un canard, une fougère. Tout l'art consiste à prendre une matière pour l'amener à la forme qu'elle désire ». C'est l'homme de métier qui parle : « Peu de personnes savent ce qu'est une langue. Comme il faut toute une vie pour connaître le grain et la veine du bois, une écoute de plus en plus affinée est requise de celui qui se consacre aux mots ».

Pour mieux mesurer si possible ce qui me saisit face à cette chance d'un accord essentiel J'essaierai pour terminer de me faire comprendre en recourant à un exemple. Peter Nim n'est pas le premier poète de langue allemande à avoir élu domicile en France. Au siècle dernier Heinrich Heine a, par exemple, vécu à Paris et y a connu Gérard de Nerval, il a admiré jusqu'au ravissement l'aptitude de Nerval à traduire en français la poésie de langue allemande. Un cas qui me préoccupe depuis des années est celui de Paul Celan qui a passé en France les vingt dernières années de sa vie et qui parlait parfaitement le français. Or, plus je vais, plus traduire Celan en français me semble une entreprise quasi désespérée. C'est la raison pour laquelle l'admiration presque bruyante que suscite aujourd'hui son œuvre dans notre pays me laisse sur un malaise et me plonge dans une grande perplexité, les traductions qu'on en fait me semblant bien peu convaincantes. M'y étant moi-même quelquefois essayé, j'ai eu chaque fois l'impression de me casser les dents. Comment transmettre en français avec toute la précision qui la caractérise, avec toute son intensité presque brûlante la poésie de Celan, je ne sais pas comment répondre à cette question. Je suis dans une aporie complète. Tout ce que je trouve à dire à ceux qui m'interrogent sur Paul Celan et qui parfois semblent attendre de moi quelque lumière à son sujet, c'est que dans l'impossibilité où je suis de leur fournir ou de leur recommander une traduction vraiment satisfaisante, je connais au moins un poème qui constitue une sorte d'échantillon permettant, je crois, de se faire de la parole de Celan, une idée assez juste et, tout compte fait, beaucoup plus juste que celle qu'en offre la plupart des traductions en circulation. C'est un poème d'Henri Michaux remontant aux années trente, *À la nuit* et qu'on trouve dans *Lointain intérieur*. Si l'exemple que je donne là est à peu près pertinent, on pourrait se laisser aller à imaginer là aussi à quel résultat fantastique, exceptionnel auraient peut-être pu donner lieu des traductions qu'auraient faites en commun Celan et Michaux, deux poètes qui ont eu des relations personnelles certainement importantes et dont l'un au moins compte au nombre des grands poètes-traducteurs de ce temps. Mais une telle entreprise de traduction, parfaitement imaginable au moins en principe, n'a pas eu lieu. Limitons-nous à le constater car il serait enfantin de déplorer quoi que ce soit. Mais ce qui n'a donc pas eu lieu entre Celan et Michaux, c'est ce qui, par extraordinaire, a justement lieu dans le cas des deux poètes auxquels il va être temps de céder la parole. Puisse cependant cet exemple — il vaut ce qu'il vaut — vous avoir fait sentir que je trouve tellement heureux, presque miraculeux même le genre de dialogue poétique qui a pu s'établir un jour marqué par la chance entre Peter Nim et Robert Marteau. Ce n'est pas devant une traduction littérale que nous nous trouvons mais devant ce qu'on pourrait peut-être appeler une traduction bue à la source. Là où la langue est vraiment mise en jeu, ce n'est pas aux linguistes mais aux poètes de décider.

À la fin de la lettre qu'il adresse à Kasimir Böhlendorf le 2 décembre 1802, Hölderlin écrit :
« *La psyché entre amis, la genèse de la pensée dans le dialogue à vive voix ou par écrit sont nécessaires aux artistes. Hormis cela, nous n'avons aucune pensée pour nous-mêmes ; elle appartient à la constellation sacrée à laquelle nous donnons figure* ».